

*graphy: Tractate Avot in the Context of the Graeco-Roman Near East*, Oxford, 2004).

L'auteur garde une perspective strictement rabbinique et narrative. Il se réfère essentiellement aux sources rabbiniques et ne consulte les autres sources qu'en de rares occasions (se limitant souvent en particulier à Flavius Josèphe). La bibliographie semble ignorer complètement la littérature secondaire en langue française, ce qui est dès plus regrettables: ainsi un article, important pour le sujet et surtout pour le récit de *M Abot* I, 1-2, d'Élias Bickerman ("Viri magnae congregationis", dans *Revue biblique* 55 (1948), p. 397-402) – non repris il est vrai dans le recueil des travaux de ce grand historien du judaïsme antique dont A. Tropper a été pourtant un des coordinateurs (E.J. BICKERMAN, *Studies in Jewish and Christian History: A New Edition in English including The God of the Maccabees, I-II*, Leyde-Boston, 2007) – a été négligé. Son approche n'est nullement historique, ne se demandant même pas pourquoi la tradition rabbinique a oblitéré cet aspect.

Simon C. MIMOUNI

**Àgnès A. NAGY – Francesca PRESCENDI (éd.), *Sacrifices humains. Dossiers, discours, comparaisons. Actes du colloque tenu à l'Université de Genève, 19-20 mai 2011*, Turnhout, Brepols, 2013, 274 pages. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses 160)**

Édité par deux spécialistes de la question, qui collaborent depuis plusieurs années dans le cadre d'un projet du Fonds national suisse de la recherche scientifique intitulé « Théorie anciennes et modernes sur le sacrifice », cet ouvrage repose sur une définition large de la catégorie de « sacrifice humain »: s'il est essentiellement question de victimes humaines, la notion de « sacrifice » s'y prête à interprétation. Elle ne comprend ainsi pas seulement des mises à mort de victimes s'inscrivant dans un contexte religieux, mais également des formes de « meurtres rituels » étrangères à ce contexte. Cérémonies participant à un système de communication avec des figures divines fondé sur l'offrande, rites funéraires impliquant l'exécution de proches du défunt destinés à lui servir de « compagnons » au-delà de la mort, peines capitales infligées par des instances judiciaires ou militaires... autant d'éléments pris en compte. Autour de cette catégorie s'ouvre ainsi un large horizon thématique, historique et géographique de comparaison: les données émanant des cultures de l'antiquité égyptienne, sumérienne, grecque, romaine, chrétienne, indienne ou gauloise sont confrontées à celles qui proviennent de terrains américain, africain, islandais ou encore germanique; par-delà l'antiquité, le Moyen Âge, la période moderne et l'époque contemporaine se côtoient également.

Fort du très large ensemble d'informations qu'il réunit ainsi, l'ouvrage constitue lui-même comme un reflet de l'une des démonstrations importantes qu'il apporte : la question du sacrifice humain a toujours été et demeure comparatiste « par nature ». Elle n'a en effet cessé de faire l'objet de discours confrontant les pratiques les unes aux autres. Bien avant qu'une réflexion à visée scientifique ne se développe au sujet de ces pratiques, de très nombreux textes ont pris prétexte du sacrifice humain pour parler de l'autre et ont élaboré un discours à visée identitaire en se servant de cette question : le sacrifice humain apparaît le plus souvent comme une pratique qu'on ne revendique pas mais dont on s'accuse mutuellement. Si rendre compte des pratiques de l'autre revient souvent à qualifier les siennes en référence à une échelle de valeur, le procédé est particulièrement avéré quand les pratiques en question relèvent du sacrifice humain. Le discours scientifique lui-même – que ce soit celui que tient un *polyhistor* érudit du XVI<sup>e</sup> siècle comme Johann Wilhelm Stucki (1542-1607) en traitant des sacrifices de tous les peuples connus en son temps ou celui d'un historien des religions au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle comme James George Frazer (1854-1941) – n'échappe d'ailleurs pas à ce constat. Dans un cas comme dans l'autre, la comparaison des pratiques aboutit finalement à situer la culture de l'auteur, chrétienne pour le premier, scientifique pour le second, dans un récit, de nature théologique ou historique et évolutionniste, qui permet de la qualifier positivement.

De ce premier constat en découle un second, plus important encore. L'ouvrage est traversé par la question de la réalité des pratiques de sacrifice ayant pour objet des victimes humaines et par le débat sur la pertinence de cette catégorie. Plutôt que de s'en tenir à une facile dénonciation des dérives qu'elle a autorisées et des préjugés culturels dont elle est chargée, la majorité des textes établit à ce sujet de manière tout à fait nette que la « matière » à laquelle historiens et anthropologues sont confrontés sur la question du sacrifice humain est majoritairement de nature discursive, tandis que les documents permettant d'établir de manière crédible l'existence de pratiques sacrificielles portant sur des victimes humaines sont au contraire rares. Le sacrifice humain relève dès lors plus souvent d'un imaginaire à fonction mythologique que d'usages réellement attestés. Dans leur ensemble, les contributions à ce volume se rejoignent par conséquent dans une invitation salutaire à la critique historique rigoureuse de la documentation à disposition sur cette question, qu'elle soit d'ordre iconographique, archéologique, littéraire, mythologique ou théologique. Elles attestent globalement d'un tournant historiographique – plus ancien, mais qui s'affirme ici nettement – par lequel cette documentation fait désormais moins l'objet d'une analyse qui cherche à

en tirer profit pour décrire et comprendre les sacrifices humains dans leur exécution pratique, que d'un effort d'élucidation du contexte de leur production. Les analyses les plus intéressantes sont ici celles qui parviennent à établir de manière claire qui sont les auteurs des documents, quels sont les publics auxquels ils s'adressent, quels sont les groupes associés aux pratiques sacrificielles, quels sont les rapports qu'entretiennent ces groupes avec celui auquel appartient l'auteur, quelles sont, dans ces circonstances d'interaction, les buts politiques ou polémiques que ce dernier poursuit... Sur la base de cette reconstitution contextuelle, un travail culturel de construction mythologique passant par le discours sur le sacrifice humain peut être mis à jour.

Dire cependant que le sacrifice humain appartient davantage à l'ordre du discours qu'aux pratiques concrètes n'implique pas qu'il soit dépourvu de consistance. En décryptant ce travail de construction mythologique, plusieurs contributions montrent que les textes qui portent sur cette question fonctionnent efficacement comme des dispositifs classificatoires permettant d'ordonner le monde sur plusieurs plans. Ces textes mettent en effet très souvent en œuvre des distinctions fondamentales, notamment entre groupes sociaux ou sociétés. Ils établissent la différence entre membres de la communauté et étrangers, amis et ennemis, barbares et civilisés, païens et fidèles, les premiers étant identifiés comme adeptes du sacrifice humain, les seconds se définissant par son rejet. La structure de ces récits, qui opposent nettement le sacrifiant et le sacrifié, permet également l'énonciation de normes plus générales lorsque cette opposition y recoupe celle du vrai et du faux, de l'ordinaire et du marginal, de l'humain et l'inhumain. Les récits de sacrifices, notamment ceux qui reposent sur un principe de substitution de la victime humaine par une victime d'une autre nature, organisent également des hiérarchies, par exemple entre réalités botaniques, animales ou humaines. Ces textes dessinent enfin des distinctions entre temps reculés appartenant aux origines où le sacrifice humain était en vigueur, et temps présent où il est aboli.

Au total, si le sacrifice humain devient dans ce volume une réalité de moins en moins palpable, bien qu'elle ne s'évanouisse pas complètement, la catégorie du « sacrifice humain » retrouve en revanche une certaine pertinence. Pour autant que l'on ne se berce pas d'illusions sur ce que nous disent les discours tenus à son sujet, elle permet effectivement d'identifier une réalité présente dans de nombreuses cultures à travers l'espace et l'histoire. L'ouvrage démontre que l'on est bien ainsi en présence d'un instrument de comparaison utile. L'une des questions qu'il conviendrait d'examiner dans ce contexte, consisterait à se demander dans quelle mesure l'élaboration d'un discours sur le sacrifice humain comme pratique de l'autre et comme dispositif classificatoire, ne consti-

tue pas une tradition davantage commune aux cultures issues des civilisations du bassin méditerranéen au sens large, qu'à d'autres cultures.

Christian GROSSE

**José COSTA, *De l'importance des textes considérés comme mineurs: l'exemple du Midrash Hallel. Traduction annotée d'un Midrash entre aggada et mystique*, Paris-Louvain-Walpole/Massachusetts, Peeters, 2013, XIV+476 pages (Collection de la Revue des Études juives 54).**

Extrait de la *Bibliotheca rabbinica*, le *Midrash Hallel* bénéficie d'un nouvel éclairage avec cette nouvelle publication. L'auteur, José Costa, livre une édition critique fondée sur le seul manuscrit conservé (ou identifié) de l'œuvre: le manuscrit de Munich 222 transcrit récemment par l'Académie de la langue hébraïque. Comme il est maintenant d'usage, l'auteur compare le manuscrit avec les éditions imprimées aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles par A. Jellinek en 1873, J.D. Eisenstein en 1915, et l'édition anonyme de Traklin publiée à Varsovie en 1924. Alors que les deux premières éditions suivaient le manuscrit, l'édition de Traklin semble suivre un autre texte de l'œuvre; malheureusement, le manuscrit de base demeure à ce jour inconnu. L'auteur donne ensuite les variantes entre le manuscrit et les éditions imprimées, et entre les éditions. Une telle présentation est fort utile, mais on regrette que celle-ci soit seulement en français. On aurait voulu aussi voir le texte en hébreu. De même, l'auteur dit avoir amendé çà et là le texte hébraïque du midrash après avoir consulté les photographies en ligne du manuscrit, mais l'édition du texte hébraïque en fin d'ouvrage ne porte pas trace des modifications opérées. On aurait souhaité des notes de lecture recensant les modifications apportées au texte du manuscrit. Toutefois, le lecteur peut corriger cela de lui-même en croisant les variantes données en français au début du livre et le texte hébraïque placé en fin d'ouvrage pour voir les choix de l'auteur (du livre recensé).

Une telle présentation permet, cependant, à l'auteur de classer les variantes (mineures, scripturaires, importantes) et de noter les ajouts. L'auteur en déduit que le texte de l'édition de Traklin est plus cohérent que celui de l'édition de Jellinek, mais les variantes « importantes » sont peu nombreuses: (1) dix miracles au bord de la mer Rouge dans le texte de Traklin et seulement huit dans le texte de Jellinek, (2) usage du terme « samaritain » dans le premier, alors que le second lit *goy*, (3) les Juifs croient en des dieux invisibles dans le premier, et ils sont monothéistes dans le second, (4) avec la citation d'Os 2,9, la *Shekhina* est sexuée pour l'édition de Traklin, alors que Jellinek cite Os 5,15 sans caractère sexué, (5) la première parle de « langue arabe »,